d'Éliezer (3 *Maccabées*, 6), la prière d'Esther (Add. C d'*Esther*), le Targum Sheni d'Esther, les *CA* 7, 37, Origène (*Traité sur la prière*), Nicétas de Rémésiana (sermon *Sur l'utilité des hymnes*) et le recueil joint au Psautier dans l'*Alexandrinus*.

Enfin la quatrième partie entraîne « Vers l'achèvement d'une liste liturgique complète » (p. 225-324). Le chapitre 13 étudie « Les plaidoyers épiscopaux du IVe siècle, grecs et latins, en faveur du chant dans la prière liturgique », en particulier ceux d'Athanase dans la *Lettre à Marcellinus*, de Basile de Césarée dans son Prologue à l'explication du Psautier, et d'Ambroise de Milan dans son prologue à l'explication du psautier et son Commentaire sur l'Évangile de Luc ; le chapitre 14 montre « Le clivage entre Grecs et Latins à propos du "Chant de la Vigne" (Is 5) », c'est-à-dire la disparition du Chant de la Vigne dans les listes liturgiques grecques, mais son attestation chez les Latins (notamment Ambroise et Zénon de Vérone). Les chapitres 15 et 16 abordent « Le sermon de Nicétas de Rémésiana et sa liste de 9 cantiques » (p. 251-278) et « Le problème chronologique posé par la coïncidence entre la liste de Nicétas et les 9 cantiques du canon byzantin » (p. 279-285). Le chapitre 17 interroge sur « Les prières d'Ézéchias et de Manassé, pièces "supplémentaires" dans le recueil de l'*Alexandrinus* » (p. 287-294). Selon l'hypothèse audacieuse de M. Harl, « ces deux rois bibliques, modèles de conversion » sont peut-être « un rappel de l'époque assez récente où le christianisme s'est établi dans l'Empire romain grâce à deux empereurs convertis, Constantin et Théodose, ayant fait de Constantinople leur capitale » (p. 294). Le motif de la conversion serait ainsi intégré dans la liturgie. Le chapitre 18 s'attache à « La clôture du recueil par l'"Hymne du matin" » (B. Meynadier, p. 295-312), orthodoxe par ses formulations théologiques, au caractère quasi scripturaire et actuel dans les débats doctrinaux. Enfin, le dernier chapitre évoque « La postérité de l'*Alexandrinus* et la question de son origine » (A. Pietrobelli) : « Si l'*Alexandrinus* est bien du Ve siècle […], si l'*Alexandrinus* est bien un acte de fixation du canon scripturaire ainsi qu'un manifeste de l'orthodoxie pour asseoir l'autorité religieuse de la "seconde Rome", n'y aurait-il pas lieu d'en faire un *Constantinopolitanus* ? », conclut avec une pointe A. Pietrobelli (p. 324 et 325).

La conclusion du volume (« Conclusion et prolongements », p. 327-340) ouvre, entre autres, sur l'émotion profonde que suscite la mélodie de la foi : « Le chant liturgique des tropaires donne une nouvelle vie aux cantiques des anciens hébreux, dans une langue grecque mélodieusement utilisée par le jeu de ses syllabes longues ou brèves, avec la reprise de belles images et l'invention de nouvelles résonnances. Ce sont d'autres "voix de louange", à l'infini, sur tous les tons » (p. 340). Et notre voix ne peut que chanter les louanges de ce livre passionnant et émouvant…

Aline Canellis.

Archéologie. Histoire de l'Art

Marco Cavalieri, Nullus locus sine genio. *Il ruolo aggregativo e religioso dei santuari extraurbani della Cisalpina tra protostoria, romanizzazione e piena romanità* (Collection « Latomus », n° 335) : Bruxelles, Latomus, 2012, 221 pages, cartes, tableaux, 19 planches noir et blanc.

L'ouvrage est consacré aux sanctuaires implantés hors des espaces urbains, dans les *suburbia* des villes ou des agglomérations de taille réduite, dans les périphéries

situées plus à l'écart, et surtout dans les campagnes. Il embrasse un espace géographique correspondant aux quatre *regiones* augustéennes VIII à XI, ce qui implique une extension aux secteurs alpins de nos jours suisses et slovènes. Le titre en latin, emprunté à Servius (*In Verg. Aen*., V, 85), ne correspond pas tout à fait au sujet traité, non plus que le sous-titre, qui se montre un peu restrictif. En réalité, le propos central de Marco Cavalieri consiste à explorer, dans une perspective d'ensemble, une piste jusqu'alors peu adoptée, sinon dans des articles de détail, et qui se révèle très féconde : le fait que les sanctuaires situés en dehors des villes n'étaient pas, dans l'espace chronologique choisi, uniquement des lieux de culte, mais aussi, et pour une part importante, des points de rencontre, des facteurs de cohésion sociale, ethnique et interethnique, des centres d'activité commerciale et économique, des foyers de culture, des lieux d'exercice administratif et politique, notamment de romanisation.

Dans la première partie du livre, l'auteur expose les limites et les méthodes de sa recherche et procède à un examen général de plusieurs questions qu'il tient pour préliminaires à celle-ci : la teneur et le niveau de la romanisation constatée ; les modèles interprétatifs actuellement en vigueur, et parmi eux le rapport habituellement établi entre villes et campagnes ; la terminologie latine utilisée, *conciliabulum, uicus, fanum, lucus* ; le concept même de sanctuaire, en particulier appliqué à la Cisalpine ; enfin, ce qu'il nomme la fonction agrégative assurée par ces sanctuaires. Le chemin que les chercheurs italiens doivent encore parcourir dans ce domaine peut être mesuré, indique-t-il, à la lumière des études transalpines, qui trouvent leur origine dès le XVIII^e^ siècle et se sont poursuivies, avec l'importante étape du *Manuel d'Archéologie gallo-romaine* d'Albert Grenier, pour aboutir, ces vingt dernières années, en France, à de nombreux colloques traitant des sanctuaires extra-urbains. Il rappelle, dans une perspective plus globale, l'importance fondamentale de l'*Atlas des sanctuaires romano-celtiques de Gaule*, que nous devons à Isabelle Fauduet. Dans une seconde partie, Marco Cavalieri se place dans le cadre des quatre régions augustéennes de la Cisalpine, successivement, selon son classement, la *Regio* XI *Transpadana*, la *Regio* IX *Liguria*, la *Regio* VIII *Aemilia*, et enfin la *Regio* X *Venetia et Histria*, ce qui lui permet de dégager quelques aspects particuliers observés dans chacune d'entre elles. Pour les illustrer, il fait appel à un choix d'échantillons représentatifs : un peu plus de quatre-vingt-dix sites au total. Dans ces quatre régions, l'ouvrage constate une association de points communs, tels que le maintien plus ou moins affirmé d'un substrat religieux indigène antérieur à la romanisation et de caractéristiques hétérogènes, le plus souvent liées à la situation géographique et aux conditions ethniques et historiques, ce qui crée un tableau complexe et rend une synthèse malaisée à faire sans simplification. Une troisième partie rassemble des conclusions très développées, consistant essentiellement en une réflexion fort élaborée menée par l'auteur dans trois directions : l'aide fournie par les sources d'information, où il regrette la rareté des apports de la littérature et de l'épigraphie ; les relations entre les sanctuaires extra-urbains, les territoires et le peuplement ; les liens observés entre ces sanctuaires et la romanisation des contrées qui les environnaient. Il termine en soulignant les difficultés rencontrées et le caractère qu'il juge loin d'être pleinement satisfaisant des résultats auxquels il est parvenu, mais il s'estime entravé par la nature de la documentation existante, trop limitée et trop irrégulière. Viennent ensuite des appendices, comprenant une table des principaux sanctuaires mentionnés dans le texte, une carte montrant leur position géographique, un tableau synoptique de leur chronologie, des graphiques, un index des sites mentionnés, une bibliographie substantielle et, enfin, une série de planches (plans, restitutions graphiques, photographies de sites, d'inscriptions, de représentations divines).

L'ouvrage se consacre donc à un sujet incontestablement difficile, mais qui se signale par une stimulante nouveauté et qui constitue un considérable enrichissement

par rapport aux études portant habituellement sur ces sanctuaires extra-urbains. Parallèlement à la situation qui y est exposée et à la réflexion qui y est menée — laquelle montre une grande prudence et un louable sens de la nuance — on y relève une grande place accordée à la méthodologie, aspect fondamental d'une étude de cette catégorie. Il s'agit, pour conclure, d'un livre qui s'annonce fort utile pour la recherche, par sa démarche, par le regroupement, la mise en regard et l'interrogation de données jusqu'ici dispersées, et aussi par les travaux de synthèse qu'il ne manquera pas d'étayer, voire d'inspirer à propos d'autres contrées de l'Occident romain.

Robert Bedon.

Damien Nelis & Manuel Royo (dir.), *Lire la Ville. Fragments d'une archéologie littéraire de Rome antique* (Collection « Scripta Antiqua », n° 65) : Bordeaux – Paris, Ausonius – De Boccard, 2014, 303 pages.

L'introduction à ces actes d'un colloque récent expose avec clarté la problématique générale : en matière de topographie romaine, les sources antiques sont certes précieuses par les renseignements qu'elles fournissent, mais elles n'en appartiennent pas moins à des textes dont la finalité est (le plus souvent) littéraire ; au-delà des questions d'archéologie historique, il y a, chez les auteurs de l'Antiquité, une image de la Ville, qui constitue un paysage de mémoire tout aussi réel que celui, concret, des monuments eux-mêmes. Deux parties (« Rhétorique et espace historique » et « Mémoire des origines et topographies poétiques ») réunissent symétriquement chacune cinq contributions. Michel Aberson, dans un article très clair et très précis (« Des lieux, des dieux, des marques de mémoire : Tite-Live et les monuments de Rome »), montre que le Padouan s'attache volontairement à la précision topographique : il reproduit ses sources annalistiques (mais avec des variations stylistiques), s'inspire du style des *elogia* et suggère même des étiologies ; cette excellente analyse est complétée par des tableaux récapitulatifs très utiles. — Michel Tarpin reprend avec une très grande minutie le dossier des *vici* et *compita* de Rome : l'étude des textes montre que les *vici* ne sont pas des organisations spécifiques aux pauvres, pas plus que le culte des *Lares Compitales* n'est l'apanage des basses classes. Ce sont simplement des structures de voisinage qui encadrent le peuple urbain. — Comme l'indique Anne Vial-Logeay (« La topographie de Rome chez Cicéron : quelques remarques sur l'invention d'un paysage politique »), Cicéron ne décrit pas Rome, mais voit dans les monuments un héritage qui appelle à conserver la morale antique et que le faste de ses contemporains constructeurs pourrait dénaturer. — À plus d'un titre, cette contribution est prolongée avec bonheur par celle de Claudia Klodt (« Place as arguments. Roman topography in rhetorical strategy ») : dans les discours de l'Arpinate, on voit intervenir les monuments, parfois personnifiés, comme des acteurs ou des témoins de moralité. — Enfin, Jocelyne Nelis-Clément et Damien Nelis (« Poésie, topographie et épigraphie à l'époque augustéenne ») rappellent qu'Auguste a jalonné Rome d'inscriptions qui ont, pour ainsi dire, une valeur littéraire propre et qui constituent une sorte de littérature explicative pour les citoyens, les visiteurs et surtout les générations futures. De cette première partie, il ressort clairement (même si on est loin d'avoir vu tous les textes de prose) que les monuments de Rome ont une fonction mémorielle aussi importante dans la littérature que dans la réalité concrète.

La thématique de la seconde partie est très bien illustrée par la contribution de Manuel Royo (« "Un sacrifice pâle et un lieu d'herbe" : l'espace et le temps dans les descriptions poétiques de Rome ») : quel que soit le mode descriptif des poètes

(vue prospective ou itinéraire), ils voient les paysages urbains dans le temps ; ils retrouvent le passé le plus reculé (on aboutit ainsi à décrire une Rome qui n'existe pas encore), le passé historique (c'est le genre étiologique qui est alors privilégié) ou le présent de la vie quotidienne. — Les poètes élégiaques célèbrent à leur manière l'impérialisme de Rome : il a permis, chantent-ils, de faire affluer dans la capitale toutes les richesses qui rendent la vie agréable (Alison Keith, « Roman topography and imperial geographies in Latin elegy »). — Dans les *Métamorphoses*, Ovide parle peu de la ville de Rome (relevé exhaustif d'Hélène Malochet-Turquety, « Rome dans les *Métamorphoses* d'Ovide : du Palatin et du Capitole »), excepté pour le Palatin et le Capitole, collines qui contiennent toute l'histoire romaine et qui sont les résidences de Jupiter et d'Auguste : cela leur confère une importance et une signification particulières.

Après cela, nous quittons Rome pour aller à Faléries, toujours en compagnie d'Ovide : Joseph Farrell (« The poet in an artificial landscape : Ovid at Falerii, *Amores* 3.13 ») livre une analyse et une interprétation très fouillées du poème qui raconte une excursion religieuse en pays falisque. Puis nous rejoignons la villa suburbaine de Julius Martialis (Michael Dewar, « Sleep, noise and friendship : the *villa suburbana* of Julius Martialis »), sur le Monte Mario : depuis cette résidence secondaire épicurienne, on peut voir tout Rome, sans être victime du bruit ou des autres inconvénients de la foule ; mais c'est une autre manière, pour le poète, de les décrire, sur le mode négatif.

En guise de conclusion, Catharine Edwards (« Imaginer les ruines dans la Rome antique ») étudie la permanence du thème de la destruction d'une ville, que ce soit Troie, Carthage, Corinthe ou même Rome (prise par les Gaulois ou incendiée sous Néron), thème qui fournit aux écrivains à la fois des paysages de fin du monde et matière à réflexion. C'est donc avec une philosophie (plus qu'une poétique) des ruines que s'achève joliment ce recueil, complété par un index des matières et un *index locorum*. Même si ces contributions n'épuisent pas la problématique initiale, elles illustrent bien les directions qu'elle peut prendre. Les techniques littéraires de description, l'inscription des développements de la topographie dans un projet littéraire, les choix idéologiques ou esthétiques d'un poète qui célèbre la capitale du monde, tout cela contribue à créer une seconde Rome virtuelle, qui rivalise avec celle de la réalité pour assumer une fonction mémorielle. C'est le mérite de ce livre de bonne facture que de nous rappeler que l'approche littéraire des sources de la topographie romaine est aussi féconde qu'indispensable.

Bruno Poulle.

Épigraphie. Paléographie. Numismatique

Mireille Corbier (dir.), *L'Année épigraphique 2011* : Paris, PUF, 2014, 946 pages.

Après une interruption de quelques années (notre dernier compte rendu figurait dans la *REL*, 89, 2011, p. 523-525), nous reprenons notre lecture critique — et admirative — de l'*Année épigraphique*, avec toujours autant de plaisir et de profit. Et nous ne reviendrons donc pas sur ce qu'il peut y avoir d'un peu artificiel à situer en tête de volume une rubrique de « Généralités » : il y a peu d'ouvrages d'histoire ancienne, si synthétiques soient-ils, qui ne fassent appel, au détour d'un chapitre, à des données épigraphiques. Signalons le n° 38, sur les citoyennetés multiples (*Patrie*